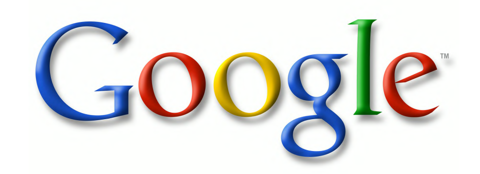


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

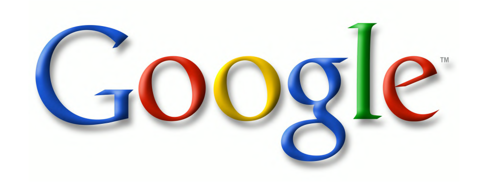
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





L'AMÉRIQUE
ESPAGNOLE
EN 1830.

COUP-D'ŒIL SUR SA SITUATION ACTUELLE,

ET RÉFLEXIONS SUR LA RECONNAISSANCE ET LA FUTURE PACIFICATION DE SES NOUVEAUX ÉTATS, PAR LOUIS-PHILIPPE Ier.

PAR A.-V. BRANDIN, D. M.

CHEV. DE L'OR. R. DE LA LÉG. D'HON., etc., etc.
TÉMOIN OCULAIRE.

> Les Révolutions sont pour les Etats, des améliorations plus ou moins douloureuses, laissant toujours pour résultat, une augmentation de puissance.



A PARIS,
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.
1830.


ASTOR LIBRARY
NEW YORK

A M. LE GÉNÉRAL

Lafayette.

M. LE GÉNÉRAL,

La part active que vous avez prise dans la lutte orageuse des Américains du Nord, pour obtenir leur indépendance m'encourage à implorer la même générosité en faveur des Américains du Sud.

Rappeler, M. le Général, le sacrifice que vous fites de votre sang, de votre fortune, vos voyages périlleux et répétés, vers ces Contrées, les dangers de toute espèce auxquels vous vous exposâtes pour doter l'Amérique du Nord de sa liberté, paraîtrait chercher à vous louer, et pourrait blesser votre modestie.

Si vous daignez porter un regard d'intérêt sur les malheurs prolongés de sept Nations amies de la France, et prendre leur défense, la France régénérée et Philippe 1er s'empresseront de seconder vos généreux efforts, et l'Amérique du Sud vous sera redevable de sa pacification et de sa félicité.

A. Y. Brandin.

AVANT-PROPOS.

Un tiers du siècle qui commence est à peine écoulé, et quatre grands événemens politiques ont étonné les Deux-Mondes.

La révolution de l'Amérique espagnole, la régénération de la Grèce, la chute de Napoléon, suivie, quinze ans après, de celle des Bourbons, qui l'avaient remplacé.

Ces événemens dont il est facile d'assigner les causes, dont il est plus difficile de prévoir les suites, appellent toute l'attention du philosophe et du publiciste.

La France est libre, la Grèce est affranchie du joug qui l'accablait, l'Amérique espagnole a-t-elle recueilli les fruits de vingt ans de guerre et de sacrifices?

Mettre sous les yeux du lecteur les événemens qui ont agité et qui agitent encore cette belle partie du monde, cet immense continent qu'habitent sept Nations, les raconter avec franchise,

parler des choses sans préjugés, et des hommes sans prévention, telle est la tâche que l'auteur s'est imposée, et qu'il remplira sans être effrayé par les injures des uns, ni découragé par l'ignorance et les passions des autres.

Les nouveaux événemens dont Paris et la France viennent d'être le théâtre, et qui absorbent l'attention générale, n'ont point été un motif pour suspendre l'impression de cet écrit, persuadé que nous sommes que l'attention publique excitée par eux en acquiert de nouvelles forces qui la rendent capable de se porter sur plus d'objets.

Du reste, l'auteur a le grand avantage de connaître les lieux et les événemens dont il parle, ainsi que les personnages qui président et commandent aux nouvelles destinées des peuples de l'Amérique espagnole. Des circonstances si favorables ont été mises à profit pour juger les uns et les autres.

Il ne cherche à flatter aucun parti, mais bien à montrer les dangers qui les environnent tous, et les moyens de s'en garantir.

L'AMÉRIQUE
ESPAGNOLE
EN 1830.

COUP-D'ŒIL SUR SA SITUATION ACTUELLE, ET RÉFLEXIONS SUR LA RECONNAISSANCE ET FUTURE PACIFICATION DE SES NOUVEAUX ÉTATS PAR LOUIS-PHILIPPE Ier.

Le sort de l'Amérique espagnole, ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle peut être un jour, ses longues révolutions, ses malheurs, la célébrité des chefs qui s'y partagent le pouvoir, leurs talens, leurs exploits, leurs intrigues présentent un tableau animé qui appelle vivement l'attention et fait naître le plus grand intérêt.

Les révolutions politiques déplacent violemment les hommes et les choses. Elles accumulent en un jour les événemens de vingt siècles; heureux les peuples qui les ignorent ou les repoussent!

A l'exception du Pérou et de Bolivia, qui jouissent en ce moment de la paix et du repos, tout le reste de l'Amérique espagnole est désolé, déchiré par la guerre civile et l'anarchie.

Buénos-Ayres donna le premier signal, en fusillant le vice-roi, *comte de Liniers*, qui venait de délivrer le pays d'une invasion de troupes anglaises, et en persécutant le clergé dans la personne d'un vénérable évêque dont tout le crime était d'être resté fidèle à ses sermens.

Bientôt après, sous le commandement du représentant du peuple, *Castelli*, éclatèrent les désastres militaires. Toutefois, il existait encore à Buénos-Ayres un homme qui, par ses talens et ses vertus, pouvait assurer les nouvelles destinées des peuples de La Plata; mais sa mort priva son pays de l'unique espérance qui lui restait et les torches de l'anarchie éclairèrent le convoi de l'illustre et vertueux *Saavedra*. Dès-lors tout accord cessa dans la direction des affaires publiques, tout devint confusion et désordre.

Le gouvernement fédéral se mit en possession du pays qui devait un jour devenir son tombeau. Chaque province, chaque ville voulut se gouverner à son gré; les citoyens s'armèrent les uns contre les autres, et se combattirent avec fureur; l'on eût dit que tout ce peuple ne cessait d'être esclave que pour se faire tyran.

Partout les élections furent livrées à l'intrigue, au désordre, à la violence, et les choses arrivèrent à ce point, que les soldats armés vinrent y voter en corps, genre d'excès qu'on n'avait pas encore vu, même à l'île d'Haïti.

Les magistrats sont remplacés par de farouches vainqueurs qui les proscrivent, les exilent ou les assassinent, et refusent ensuite de cesser leurs fonctions après le terme voulu par la loi.

Le rang suprême, brigué par l'intrigue, la violence, ou les armes à la main, n'en est ni moins désiré ni moins avili.

MM. Rodriguez, Ribadavia, Lopez, Dorrego, Lavalle, Rosas, etc..., s'y succèdent tour à tour : les uns y étaient parvenus par la force des armes, à travers, le sang, le pillage; les autres en sortirent par la violence ou par des morts atroces.

Ces maux n'étaient point particuliers à Buénos-Ayres, ils étaient communs à toute l'Amérique espagnole.

Au *Chyli,* le genéral *Freyre* parvint par ses menées, par ses violences et sa perfidie, à succéder à son bienfaiteur et à son chef, l'illustre directeur suprême, *le général O'Hyggins.* A peine arrivé au pouvoir, Freyre détruisit l'ordre et mit en place l'anarchie. Le général O'Hyggins avait créé au Chyli une marine respectable, un crédit public; où est aujourd'hui la marine du Chyli, où est son crédit? bien plus, que sont devenus la sécurité des personnes et le respect des propriétés?

Le consul français est assassiné, sa maison

pillée : sa famille outragée, obligée de fuir, se réfugie au port de Valparaiso.

Et dans le même temps qu'on assassine un ministre étranger, on réclame l'appui de ces mêmes étrangers, on les sollicite de tirer sur le pavillon national.

Animé d'une ambition criminelle et d'une odieuse jalousie contre *le général Priéto*, Freyre ne pouvant l'enlever, détruisit à Valparaiso les derniers restes de la marine du Chyli, encloua l'artillerie de la place, et enleva les fonds de la douane, mit à contribution *Coquimbo*, révolutionna les provinces contre la capitale, détruisit ses libertés, son gouvernement, son commerce et son opulence. Les Chyliens sentent vivement aujourd'hui leur triste situation, et regrettent leur premier directeur suprême, l'honorable général O'Hyggins que l'envie et la bassesse ont si effrontément calomnié, O'Hyggins qui donna au Chyli ses couleurs nationales et sa première bannière, sa Charte et ses premières institutions libérales. Si les Chyliens, dit le *célèbre auteur de l'Atlas historico-chronologico-géographique, comte de Las Casas*, veulent être dignes des *Arancos* leurs ancêtres, qu'ils honorent la mémoire des fondateurs de leur liberté, les vaillans *généraux Saint-Martin* et *O'Hyggins;* autrement c'est arracher de leurs propres mains les plus belles pages de leur histoire.

De quels désordres, de quelles cruautés *Guatemala* ne fût-elle pas le théâtre? soulever les provinces contre la capitale, les villes contre les villes, le frère contre le frère, se faire une guerre à mort, mettre partout le caprice et l'arbitraire à la place des lois, tel fut le déplorable spectacle que présenta *la république* dite *du centre de l'Amérique* méridionale, Guatemala, ses provinces et sa capitale; tout y était sang, pillage et terreur.

Bolivia ne fut point exempte de ces excès. A peine le vainqueur d'*Ayacucho*, l'illustre *général Sucre*, s'était-il éloigné de ce pays, qu'en moins de deux semaines on vit quatre chefs s'y succéder tour à tour. Le Bas-Empire seul présente d'aussi monstrueux événemens.

Le Pérou qui avait tant besoin des services du fondateur de sa liberté, le vaillant et habile *généralissime Saint-Martin*, s'en vit tout à coup privé par l'intrigue et la perfidie du plus méprisable triumvirat dont l'histoire ait fait mention.

Le Pérou, dès cet instant, courut à sa perte; il s'arma ces dernières années contre tous ses voisins, mais vaincu par les Colombiens, le 27 février 1829, à la bataille de Tarqui (1), le *Traité de*

---

(1) *Tarqui* est un hameau situé sur les hautes montagnes des environs de *Cuenka*, dans l'*Asuay*. Il y a cent ans, il avait déjà reçu de la célébrité, par le séjour qu'y fit le savant académicien

Girou, qui en fut la conséquence, mit fin aux destins politiques du président de cette république, *le général Lamarre*.

S. E. le libérateur, président de Colombie, l'illustre général Bolivar, par la modération et la sage politique de son Traité de paix de Guayaquil, en date du... juillet 1829, entre le Pérou et la Colombie, assura de nouveau la tranquillité des deux pays.

Mais rien n'est comparable au sort qu'éprouva *Mexico*. De nouveaux sans-culottes, ou plutôt sans chemises, *descamisados*, s'y emparèrent des premières magistratures. Le droit aventureux de l'usurpation et du pillage devint celui de la capitale et des provinces. Un barbare s'assit au rang suprême, sur deux mille cadavres, et au prix de cent millions arrachés à la prospérité et au commerce de l'opulente Mexico. Nouveau Dessalines, il viola tous les droits, rien ne l'arrêta. Il priva l'innocent de la vie, la femme de l'honneur,

---

Lacondamine, lors de la *mesure du degré du méridien sous l'équateur*; et aussi pour avoir été son point de départ pour son grand voyage de tout le cours du fleuve *Marignon*, voyage dont il a fait une si instructive et si élégante relation. Voyage qui le dispute au plus extraordinaire, celui d'*Orellana*, jeune officier qui, avec cinquante soldats, s'abandonna sur un radeau à tout le cours de ce même Marignon, jusqu'à l'Océan, navigation de plus de deux mille lieues, à travers des nations sauvages et inconnues, et des dangers de toute espèce.

toutes les horreurs se commirent par son ordre et pour sa cause.

Guerrero, ne pouvant s'élever au pouvoir suprême, par les voies légales,. s'associe aux plus vils démagogues, révolutionne le pays, le divise pour le mieux dominer. Ces démagogues s'initient à la franc-maçonuerie pour se faire des prosélytes. On refuse néanmoins le suffrage au soldat féroce qui, semblable à *Pizarre*, ne sait pas même lire; alors rien ne retient plus l'ambitieux Guerrero, il ensanglante la capitale, et lance contre les habitans de la plus belle et de la plus riche ville de l'Amérique, tout ce qu'il y a de plus dégoûtant sur la terre, les sales *Lapéros* qui, conduits par des chefs dignes d'eux, s'emparent de tout, et semblables aux soldats d'*Attila* dans Rome détruisent son gouvernement, sa liberté, ses richesses.

A voir tous ces amas de crimes et d'abominations, on croirait que les siècles ont reculé, et que les premiers temps de la conquête par les Espagnols sont revenus pour la malheureuse Amérique.

Cependant au milieu de ce chaos, de ces fureurs de tous genres, un seul pays dans l'Amérique espagnole y reste encore étranger. Rien ne s'y trouble, tout y garde le repos et une apparence d'ordre et de paix; c'est le calme de l'esclavage et de la terreur, il est vrai, mais enfin cet état est encore préférable aux fureurs et aux atrocités

révolutionnaires. Ce pays est *le Paraguay*, opprimé par la tyrannie d'un hypocrite cruel, qui prit pour modèle la politique des Chinois, et pour règle de conduite de n'avoir aucune communication avec les étrangers. Le Paraguay offre une situation qui contraste avec tous les pays qui l'environnent. Tout se meut, tout change autour de lui, lui seul reste stationnaire et presque dans l'état où l'ont laissé les jésuites, plus maîtres de ce pays que l'Espagne même, qui avait consenti à ce que les Espagnols ne pussent s'y établir, abandonnant à ces Souverains d'un nouveau genre, un pouvoir absolu et l'entière direction de ces contrées.

L'on dirait qu'il est dans la destinée du Paraguay d'être constamment gouverné d'une manière différente de l'Amérique méridionale, aujourd'hui comme au moment de sa découverte. Aussi l'intelligence de ses habitans, est-elle demeurée sans progrès, l'esprit public sans énergie, et le pays sans industrie et sans commerce. Le Tyran qui tient tout engourdi sous son sceptre de plomb, *Francia*, permet d'entrer au Paraguay, mais non d'en sortir, et la fameuse inscription :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate,

qui frappa les yeux du *Dante*, sur la porte des enfers, serait également bien placée aux frontières du Paraguay.

Le Nouveau-Monde, désolé par tant d'orages, présente encore un fait non moins remarquable que celui que nous venons de rapporter, quoique différent, et qui doit se placer à côté de tant de maux et de désastres : c'est que, malgré ses discordes civiles, la civilisation, l'industrie ont fait des progrès à Buénos-Ayres, les arts et le luxe n'y sont pas sans une sorte d'éclat ; ses institutions, ses établissemens publics attestent la culture des sciences. L'augmentation de sa population y est plus grande que dans aucune autre ville de l'Amérique espagnole.

On a vu cette cité lutter seule avec courage contre toutes les forces et les ressources d'un grand empire, et en sortir avec gloire; son héroïsme rappela les beaux jours de la Grèce, alors qu'elle résistait aux nombreuses armées de *Xercès*.

L'Espagne et l'Angleterre ne doivent point perdre de vue de tels résultats; cette dernière surtout, qui en fit la triste expérience en 1806 et 1807, lorsque entraînée par son ambition, et trompée par ses agens secrets, elle crut pouvoir envoyer ses vaisseaux s'emparer de la ville et de la province de Buénos-Ayres, dont elle fut bientôt honteusement chassée.

Lorsque l'on réfléchit sur la division infinie des territoires de ces républiques de l'Amérique du sud, et sur leur situation actuelle, sur leurs jalou-

sies, leurs dissensions, leurs guerres intestines, on ne peut s'empêcher d'y trouver une certaine conformité avec l'état de l'Europe au moyen âge, alors que des milliers de châteaux forts en couvraient la surface, et que de turbulens barons, sans cesse armés les uns, contre les autres, en tourmentaient, en désolaient sans relâche les malheureux habitans.

Nous avons raconté des infortunes que nous avons vues en partie, nous devons maintenant en indiquer les causes.

Les événemens de l'Escurial, d'Aranjuez, et celui même de Bayonne, qui ne fut que la conséquence des deux premiers, ne sont que des causes très-secondaires de l'émancipation de l'Amérique espagnole, de même que l'état des finances de la France en 1789 ne décida point sa révolution : le temps l'avait préparée long-temps auparavant. Ces grandes catastrophes des empires ne sont point, comme on le croit trop souvent, l'effet des caprices des peuples ou des intrigues des cours. Elles ont presque toujours leurs principes dans l'exercice maladroit d'un pouvoir dont les appuis, vieillis par le temps, ont cessé d'être en rapport avec tout ce qui les entoure; dans une résistance opiniâtre à des changemens devenus nécessaires et invoqués de toutes parts; dans un aveuglement déplorable qui croit toujours trouver dans une autorité expirante, des moyens ca-

pables de la soutenir; enfin, dans les erreurs et les excès de tout genre où précipite une ignorance complète des choses et un abus déplorable ou révoltant de l'arbitraire et de la force. Quelquefois les malheurs causés par les fautes des princes n'éclatent point sur-le-champ, la longue patience des peuples en retarde l'explosion, il arrive que les fils accomplissent ce que n'avaient pas osé leurs pères, et le proverbe espagnol, *Los pecados en politica, no se pagan en el purgatorio, si no en esta vida mortal*, reçoit alors son application.

Tout homme sensé, instruit, qui est habitué à reconnaître les faits par leurs conséquences, n'hésitera donc point à placer avec nous au nombre des véritables causes de la révolution de l'Amérique espagnole, les suivantes :

1° L'exclusion presque totale où l'on tenait les Américains des dignités de l'État, ainsi que des emplois civils, militaires et ecclésiastiques, tels que ceux de *vice-roi*, de *capitaine-général*, d'*auditeur*, de *gouverneur*, d'*intendant*, d'*évêque*, *archevêque*, dont étaient toujours pourvus les Espagnols envoyés d'Europe, les Américains ne pouvant prétendre qu'à des places subalternes, et même dans ce cas, les Espagnols créoles avaient-ils encore la préférence.

2° La conduite et le caractère insultant de ces

mêmes Espagnols d'Europe, tout remplis d'orgueil, de morgue et de mépris.

3o Les institutions de l'inquisition et la défense qu'elle maintenait dans les colléges et les universités, d'enseigner la bonne philosophie et les mathématiques, mais seulement le méprisable et inutile péripatéticisme.

4o La prohibition du travail des mines de fer et de la culture de la vigne, ainsi que celle de toute espèce de manufacture, prohibition qui devint si funeste à M. le comte de *Jijon*, illustre Quitégnen dont le zèle actif et la philantrophie méritaient un meilleur succès.

5o L'exemple séducteur de l'indépendance de l'Amérique du nord et l'impolitique système, suivi alors par *Charles III*.

Et depuis, le choix des moyens mis en usage par la cour d'Espagne, pour apaiser la révolution quand elle commença, etc....

En effet, une épaisse atmosphère de préjugés, de vanités, de prétentions fausses ou exagérées, fit mal juger, au cabinet de Madrid, les événemens d'Amérique. La situation très-compliquée de ce malheureux pays, appelait d'autres mesures et d'autres chefs que ceux employés par l'Espagne, pour reconquérir ou conserver ses droits coloniaux.

C'était par la douceur, la patience, le temps et la conviction, qu'il fallait essayer de ramener

les esprits, et non par la violence, la vengeance et les cruautés.

Aussi une exaspération plus forte, une plus grande aversion pour le joug espagnol, furent-ils les résultats de l'expédition de *Morillo*, de la conduite des *Rodill*, *Ramirez* et autres chefs semblables, maladroitement délégués par l'Espagne. Les mêmes combinaisons maladroites amenèrent les mêmes résultats de l'expédition contre *Mexico*, expédition qui a rappelé celle de l'Angleterre à Quiberon, lors de la révolution française.

Qu'a recueilli l'Angleterre des entreprises des généraux *Béresfort* et *Whitelot* contre Buénos-Ayres, et la France, de celle du *général Leclerc?* contre l'île de Haïti : l'humiliation, la perte de leurs armées, et la conviction de leurs impuissans efforts.

Mémorables et vaines leçons pour le gouverment d'Espagne : vingt-cinq ans peut-être s'écouleront encore, avant que les Bourbons qui, il y en a cinquante, aidèrent l'émancipation de l'Amérique du nord, reconnaissent celle de l'Amérique du sud.

Et qu'on ne s'y trompe point toutefois, les esprits éclairés et impartiaux ne s'abusent pas aujourd'hui sur ces barbares jongleries politiques des gouvernemens.

Si l'émancipation de l'Amérique du sud a rencontré les Américains au même point de civilisa-

tion que présentait l'Europe au dix-huitième siècle ; si la plus grande partie n'était certainement pas assez éclairée, assez préparée au grand changement qui s'est opéré, si c'était seulement un très-petit nombre des plus riches et des plus influens qui la désiraient, la tentaient, ainsi qu'on le vit à Quito et autres lieux, espérant que le reste de la population, aussitôt que la révolution aurait éclaté, les seconderait, les choses depuis ont changé. Des améliorations ont eu lieu, les lumières, bien que lentement, ont pénétré au milieu des Américains. Des bibliothèques publiques et particulières ont répandu, facilité l'instruction dans toutes les classes (1); le gouvernement

---

(1) A l'exception de celle des femmes américaines qui n'ont encore pu y participer, et pourtant dans l'échelle de la civilisation, les femmes tiennent un rang assez distingué, pour que les hommes aient intérêt à accroître plutôt qu'à diminuer leur influence.

Il est vrai qu'en Amérique, au Pérou, dans la *Sierra*, et surtout dans la province de Quito, l'influence des préjugés et des moines peu éclairés et mal intentionnés retarde encore pour elles ce bienfait.

Se confesser, communier, entendre chaque jour la messe, réciter le rosaire, faire des neuvaines et des pèlerinages, visiter les images de quelque sanctuaire célèbre, faire des dotations aux églises et aux couvens, fonder des *capélanies*, enrichir le clergé et être constamment muni d'une bulle de la croisade, telle est la véritable éducation d'une chrétienne complète.

Assiter aux fêtes d'église, intriguer dans les chapitres des com-

représentatif si favorable à l'émulation, au développement des talens, a déjà formé des orateurs distingués, des hommes d'état habiles, d'illustres capitaines se sont élevés. Un grand nombre d'Américains ont été s'instruire en Europe, ils ont rapporté dans leur patrie des connaissances précieuses et des idées, fruits de l'observation et de l'expérience. Le résultat de ces progrès de la civilisation et des lumières pour

munautés monacales lors des *nominations des supérieurs*, *abbés*, *Père provincial*, assister aux processions, voilà les distractions permises. — Dans l'antique capitale du dernier des Incas du Pérou, nous assistâmes à une de ces processions nocturnes où figuraient des centaines de courtisanes du pays, dites *yapangas* descalsadas, qui marchent les pieds nus et un cierge à la main. Des dames du plus haut rang, de jolies pénitentes fermaient ce cortége bizarre, assurément plus mondain que religieux.

C'est en Amérique surtout que domine l'opinion qu'une éducation soignee et trop à la mode préjudicie à la morale des femmes. L'Angleterre cependant où l'on s'applique avec tant de soin à leur éducation est aussi le pays où elles ont généralement les meilleures mœurs. Les Françaises, pour lesquelles la nature a tant fait, auraient sans doute moins de charmes et d'attraits, sans l'excellente éducation qu'elles reçoivent. C'est surtout d'elles qu'un écrivain célèbre a dit : *Jamais les hommes ne seront que ce que voudront les femmes.* S'il en est ainsi, il importe de s'appliquer à procurer aux Américaines tous les moyens de perfectionner la leur (*a*).

(*a*) Une dame de Quito, distinguée par le haut rang qu'elle occupe, sa grande fortune, ses éminentes qualités, qui réunit la plus sincère piété à la plus fervente charité, toutes les qualités de l'esprit à la modestie la plus vraie, et qui est aussi la plus vertueuse épouse et la plus tendre des mères, était si persuadée de l'importance de l'éducation des femmes pour son pays, qu'elle offrait de consacrer sa fortune à leur procurer ce bienfait.

les Américains a été tel qu'on devait s'y attendre, il leur a ouvert les yeux sur leur situation présente : tous la sentent vivement, ils la jugent encore mieux, et leur plus ardent désir est de la changer. Tout leur paraît préférable à une lutte continuelle et indéfinie, dont le danger s'accroît de la violence de son mouvement et de la prolongation du temps. Le mal augmente de moment en moment, et menace de tout détruire. Les tumultes populaires, les soulèvemens de la force armée, les forceraient à la fin à détester tout gouvernement, tout principe politique quelconque, et à croire qu'ils doivent renoncer à toute espérance d'un sort meilleur.

Ils voient aujourd'hui qu'après avoir sacrifié leur sang, et ce qu'ils avaient de plus précieux pour obtenir des garanties individuelles, ces mêmes garanties sont perdues pour eux.

N'est-ce pas assez, disent-ils, de vingt années de troubles, de guerres intestines, de meurtres et de malheurs, pour ne pas désirer vivement un gouvernement stable, en rapport avec notre situation actuelle, analogue à notre caractère, aux modifications de nos mœurs, et surtout qui nous délivre de cette hydre féroce, de la discorde anarchique, monstre sanguinaire qui s'alimente du plus pur sang des plus purs citoyens, et dont l'inconcevable frénésie inspire à tous un amour sans bornes du commandement absolu, en même

temps qu'une implacable aversion pour l'obéissance légale.

C'était sans doute pénétrés de cette situation et de la nécessité d'un nouvel ordre de choses, que les colléges électoraux des départemens de Colombie résolurent de donner les instructions suivantes à leurs députés au congrès constituant, réunis en ce moment à Santa-Fé-de-Bogota.

La province de Guayaquil s'exprime en ces termes :

« La présente instruction sera considérée comme l'expression libre et générale de cette province, et les députés au congrès la suivront, autant que possible, comme règle de leur conduite, et comme le complément des facultés et attributions annexées essentiellement à leur représentation.

« Art. 1er. L'expérience ayant démontré que la constitution qui a régi jusqu'à présent Colombie n'a point suffi pour établir et pour assurer la félicité des peuples, cette province désire que cette constitution soit réformée selon la sagesse du congrès.

« 2. Cette réforme doit spécialement atteindre l'administration générale, et lui donner assez de solidité et de vigueur pour marcher sans

oscillations, et assez de force pour contenir les désordres populaires, modérant toutefois cette action de manière à conserver les garanties des citoyens.

« 3. Il est également important que cette réforme atteigne le mode et la fréquence des élections, qui ont toujours été cause de troubles, et d'occasion pour les partis de se prononcer.

« 4. Si le congrès constituant, consultant la simplicité, unité et force du gouvernement, adoptait la forme monarchique, cette province l'admettrait volontiers, se conformant à l'art. 2 de cette instruction; étant, dans tous les cas, la religion catholique, apostolique et romaine l'unique religion de l'État.

« 5. Une représentation nationale périodique, un sénat permanent, la division des pouvoirs, et la liberté modérée de la presse, seront les premiers élémens du gouvernement.

« 6. Bien que le congrès constituant ne s'occupe point des lois fondamentales, néanmoins cette province désire qu'il établisse des bases générales pour les lois qui protégeront la liberté de l'industrie et du commerce, et qu'il prohibe les monopoles et priviléges qui ne servent qu'à opprimer les peuples et à s'opposer à la prospérité du pays.

« 7. Quelle que soit la forme de gouverne-

ment qu'adopte le congrès, la volonté de cette province est que S. E. le Libérateur, Président, soit placé à la tête de l'administration, rang auquel l'appellent ses vertus, ses éminens services et la reconnaissance nationale. »

Tels sont les sentimens de l'assemblée électorale de la province de Guayaquil, et le vœu général des peuples qui la composent. Cette instruction, signée de tous les électeurs, a été remise aux députés au congrès pour recevoir son exécution.

Le collége électoral de la province de *Malaby*, a ajouté :

« Colombie ainsi que toutes les sections de l'Amérique, ayant fait la triste expérience du pays le plus éclairé de l'Europe, la France, qui dans le cours de sa terrible révolution ne put éviter l'affreuse anarchie et la terreur, regarde comme une nécessité absolue, de changer la forme du gouvernement, et de lui donner plus de force et plus de stabilité.

« Elle pense que la forme monarchique n'est point incompatible avec son indépendance de l'Espagne et de toute autre puissance.

« Que la monarchie constitutionnelle (tempérée par deux chambres), qui gouverne la France, et donne aux citoyens toute garantie, pourrait servir de modèle.

« Quelle que soit néanmoins la forme du gouvernement qu'adopte le Congrès constituant, cette province lui jure obéissance d'avance, pourvu qu'il lui conserve toutefois la religion catholique, apostolique et romaine, et S. E. le libérateur, Président, à la tête du gouvernement. »

Les colléges électoraux de *Quito*, *Cuenka*, et des autres départemens, ont manifesté les mêmes vœux.

Colombie attendait donc alors, du congrès constituant, une autre forme de gouvernement, des institutions plus stables et plus en harmonie avec elle-même. Colombie désirait enfin que l'on établît sur des bases fixes, durables, ses nouvelles destinées.

Si son attente a été trompée, si quelque factieux provoquant des troubles et ressuscitant de nouvelles dissensions intestines, a suspendu les améliorations qu'elle espérait, ce retard ne serait que momentané, la tranquillité et le bonheur de ses peuples qu'ajournés. Voilà au moins ce que doivent penser les Colombiens, et avec eux tous les Américains éclairés, et voilà bien certainement ce que ne pense pas le conseil de Ferdinand VII, ce conseil qui a montré tant d'inhabileté et d'impuissance, et ce prince lui-même, lorsqu'il écrivit de sa propre main, le 24 décem-

bre 1820, au vice-roi du Mexique, *Apodaca*, la lettre suivante :

Madrid, 22 décembre 1820.

Mon cher Apodaca,

« Je suis positivement informé que vous et mes « vassaux bien-aimés, les Américains, détestez le « nom de constitution, et appréciez et estimez « seul mon royal nom. Ce nom s'est rendu odieux « parmi le plus grand nombre des Espagnols qui, « *ingrats et traîtres*, *desgraciados y traydores*, « ne veulent et n'apprécient que le gouvernement « constitutionnel, et que leur roi appuie et auto- « rise un ordre de choses et des lois si opposées à « notre sainte religion. Mon cœur pénétré des sen- « timens catholiques dont j'ai donné d'évidentes « preuves à mon retour de France, dans l'établis- « sement de la compagnie des jésuites et autres faits « bien notoires, ne peut moins faire que de témoi- « gner l'inexplicable douleur qu'il ressent et ne se « calmera point des frayeurs qu'il éprouve, tant « que mes dévoués vassaux ne m'arracheront pas de « la prison dans laquelle je suis plongé, succom- « bant à la bassesse et à la perfidie que je ne tolé- « rerais pas, si je ne craignais une fin semblable à « celle de Louis XVI, et de sa famille. A cet effet, « et pour que je puisse me complaire en me voyant

« à l'abri de tout danger, entre mes fidèles et ai-
« més vassaux les Américains, et pouvoir user li-
« brement de l'autorité royale, que Dieu m'a con-
« fiée, et déposée entre mains, *je vous charge*
« (s'il est certain que vous me soyez aussi dévoué
« que me l'assurent plusieurs personnes dignes de
« foi) d'employer tout votre zèle et *de donner les*
« *ordres les plus prompts* et les plus efficaces, *pour*
« *que ce Royaume se rende indépendant de*
« *celui-ci*, (*que ese regno, queda independiente*
« *de ese.*) Pour atteindre ce but, il est nécessaire
« de se prévaloir de tout ce que *l'astuce* pourra vous
« suggérer, parce que je considère que là même,
« il ne manquera pas de libéraux qui pourraient
« s'opposer à ce dessein. Je laisse à votre haute
« perspicacité et à la sagacité dont votre talent
« est susceptible, le soin de choisir un sujet qui
« mérite toute votre confiance, pour l'heureuse
« issue de cette entreprise.

« En attendant, je méditerai le moyen de fuir
« incognito, et de me présenter en ces possessions,
« lorsqu'il en sera convenable. Si cela ne pouvait
« se réaliser, parce qu'on m'opposerait des obsta-
« cles invincibles, je vous en informerai pour que
« vous disposiez les moyens de l'exécuter ; ayant
« soin, ainsi que je vous le recommande particu-
« lièrement, que tout se passe dans le plus grand
« secret, sans répandre de sang, et avec l'appro-

« bation générale, prenant pour base de votre
« plan la cause de la religion, qui, en ces tristes
« circonstances, est tant outragée.

« Pour régler ma conduite, vous me rendrez
« compte de tout verbalement par la personne
« qui vous remettra cette lettre. »

Dieu vous garde, votre roi qui vous aime,

FERNANDO.

La conséquence de cette lettre imprudente, conseillée sans doute par la Camarilla, fut la proclamation de l'indépendance de la Nouvelle-Espagne, à Iguala, le 24 février 1821, par don *Augustin Iturbide*.

Mais, avant de parler de cet événement si important, qu'il nous soit permis de faire les réflexions suivantes.

Les épithètes de *Desgraciados*, de *Traidores*, d'ingrats et de traîtres, donnés aux Espagnols qui s'étaient sacrifiés pour leur roi, et dont les cicatrices reçues au champ de l'honneur, pour le racheter de la captivité et lui conserver la succession de la monarchie, étaient encore ouvertes sont

aussi choquantes qu'injustes, et tout-à-fait opposées à celles de son décret du 30 mai 1817.

Ce n'est point la nation Espagnole qu'il fallait accuser du changement général qui s'était opéré en 1820, mais uniquement l'arbitraire, l'ignorance, la malveillance du gouvernement des six années qui avaient précédé; c'était aux ministres et aux secrétaires d'état de cette époque, et à ceux qui, sans rien connaître, sans rien savoir, étaient intervenus dans toutes les opérations des gouvernemens, qu'il fallait s'en prendre.

Il fallait surtout se plaindre du défaut d'institutions qui règlent et modèrent les actes de gouvernement et des gouvernés.

Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets, et la France l'expérimenta par le retour de l'illustre prisonnier de l'île d'Elbe. Ce n'était pas au comte de Lavalette, ni à l'illustre et infortuné prince de la Moscowa, qu'il fallait attribuer le 20 mars, mais au système d'illusion, de préjugés, d'arbitraire, d'ignorance et de cupidité du gouvernement des huit mois qui avaient précédé ce grand événement.

A la réception de la lettre du roi d'Espagne, le vice-roi Apodaca convoqua secrètement un conseil de quelques personnes des plus distinguées, qui déterminèrent les mesures à prendre pour réaliser les vœux et les ordres du Roi. Ils convin-

rent que le premier pas à faire était d'abolir la constitution, bien que, peu de mois auparavant, ils l'eussent jurée et publiée par ordre même du Roi.

Ils jugèrent que pour sauver le décorum de cette royale contradiction, et du gouvernement du vice-roi, il ne fallait pas procéder à cette mesure selon l'ordre régulier et accoutumé, mais en suscitant une espèce de tumulte et de rébellion, pour avoir aussi un fait justificatif à présenter aux cortès constitutionnelles de Madrid qui étaient de l'opinion de Mexico.

On choisit à cet effet le colonel don Augustin Iturbide, qui s'était distingué dans la défense de la cause royale, même après l'explosion de la révolution, mais qui était poursuivi par-devant les tribunaux, pour concussion dans la province de Mechoacan de Valladolid.

Iturbide fut donc autorisé par le vice-roi, à révolutionner les peuples contre la constitution; et pour couvrir ce motif, on lui donna ostensiblement l'importante commission de conduire au port d'Acapulco, quatre millions appartenant au commerce des Philippines avec un nombre suffisant de troupes pour l'escorter.

Soit pour se venger de l'injustice qu'il disait avoir éprouvée de la part des tribunaux, soit, ce qui est bien plus probable, qu'en homme péné-

trant et ambitieux, il conçut toute l'importance de sa situation, à peine arrivé à quelques journées de marche de Mexico, à la ville d'Iguala, le 24 février 1821, au lieu de crier ainsi que sa troupe : *A bas la constitution!* il proclama l'indépendance de la Nouvelle-Espagne. Cette nouvelle se répandit d'un bout à l'autre de ce vaste empire avec la rapidité de l'éclair. Tous les Espagnols établis dans le pays se crurent menacés et craignirent la guerre civile. Ils accusèrent le viceroi d'impéritie, le déposèrent, et lui nommèrent pour successeur, le général *Novela*, auquel succéda bientôt don *Juan O'Donaju*, qui signa avec Iturbide le fameux *traité de Cordova*, que la cour de Madrid refusa de ratifier.

Telles furent les conséquences de cette imprudente lettre, de presser, d'accélérer la séparation du Mexique de l'Espagne.

Depuis, et aujourd'hui même, le roi d'Espagne et son gouvernement prétendent encore châtier les Mexicains de leur émancipation, et les remettre sous le joug colonial. Mais lorsque les Souverains peu conséquens avec eux-mêmes, veulent et ne veulent pas, accordent et refusent ensuite, protestent le jour suivant contre ce qu'ils ont fait la veille, ces bizarres contradictions, cette versatilité, ce manque de foi, sont à leur tour justement appréciés par les peuples.

Le traité de Cordova et le plan d'Iguala ont eu tant de célébrité et tant d'influence, que nous jugeons intéressant d'en donner la substance.

Sa date, ainsi que nous l'avons dit, remonte au 24 février 1821, six jours après qu'Iturbide se fut emparé du trésor qu'il était chargé d'escorter.

Il déclare la Nouvelle Espagne indépendante de la métropole et de tout autre gouvernement étranger.

Il établit que le nouveau gouvernement sera une monarchie réglée d'après l'esprit de la constitution qui sera adoptée.

Il propose d'offrir la couronne impériale du Mexique au roi d'Espagne, et, à son refus, au plus jeune des princes de sa famille, réservant toutefois, au gouvernement représentatif de la Nouvelle-Espagne, la faculté d'élire l'Empereur, si ces princes refusaient.

L'article 8 entrait à ce sujet dans des détails très-circonstanciés.

D'autres articles traitaient des attributions du gouvernement provisoire, qui se composait d'une junte ou conseil, et d'une régence, jusqu'à la réunion des cortès à Mexico.

Le gouvernement devait avoir à ses ordres une armée, avec le nom d'*Armée des trois*

Garanties, qui étaient la religion catholique, l'indépendance du Mexique, et l'union des Américains et des Espagnols du pays.

Les droits du congrès pour l'adoption de la constitution étaient conformes aux principes du manifeste.

Le droit de citoyen était accordé aux étrangers et aux hommes de couleur, même aux nègres; ce qui alors était une immense innovation, et fort remarquable.

La garantie des personnes et des propriétés, le maintien des priviléges et des immunités de l'Église, la conservation de tous les fonctionnaires et employés publics, étaient solennellement promis.

Jusqu'à la promulgation d'un nouveau code de lois, la constitution ancienne de l'Espagne devait être suivie.

On punissait comme sacrilége tout attentat contre l'indépendance du pays.

Les cortès, ou le souverain congrès, devaient être une assemblée constituante qui tiendrait ses sessions à Mexico, et non à Madrid.

Ce plan, assez adroitement conçu, garantissait les intérêts de toutes les classes de la société, et surtout ceux des riches propriétaires.

Le clergé exerçait alors une influence sur l'opinion, dont le monde chrétien offre peu d'exemples. Les anciens Espagnols avaient tout le numéraire du pays entre les mains. Ces deux ordres puissans jouissaient d'une antique considération, qu'il importait de ménager. Ils avaient d'ailleurs eux-mêmes besoin de l'appui de la nouvelle autorité; leur intérêt les y rattachait.

La convocation immédiate des députés, et la création d'une junte et d'une régence, chargées du pouvoir exécutif, apaisaient les clameurs, et dissipaient toutes les craintes et tous les doutes.

Pendant que ces propositions étaient faites à l'Espagne, la révolution s'exécutait avec un plein succès. Le mouvement qu'elle avait excité se propageait dans le pays. Les officiers les plus distingués de l'armée royale venaient se joindre à Iturbide. Toutes les grandes villes firent leur soumission à son armée; lui-même parcourut les départemens, se fit des partisans zélés, et sut rattacher à sa cause jusqu'à ses ennemis. Il montra de la modération, de l'équité, et se concilia la confiance et l'estime de tous.

Ainsi la cause des Espagnols dépérissait en raison des progrès que faisait celle des indépendans.

Le *vice-roi Apodaca* reconnut alors l'impossibilité d'opposer une digue à ce torrent; lui et

le vice-roi du Pérou, *Pezuela*, eurent en même temps le même sort; tous deux furent arbitrairement déposés. Leurs jaloux et ambitieux successeurs ne rétablirent pas l'autorité royale. Les *Cantarac*, *Lacerna*, *Rodill* et autres, ne firent que travailler pour eux, sous le prétexte de servir une cause qu'ils achevèrent de perdre.

A la lecture du *Traité de Cordova*, et du *Plan d'Ijuala*, on retrouve les documens les plus frappans et les plus curieux de la politique d'Iturbide; ils le font mieux connaître que toutes les réflexions faites et écrites par *Rocafuerte* et autres, sur ce personnage.

La non-ratification par la Cour de Madrid, du Traité de Cordova et du Plan d'Iguala, proposés entre Iturbide et le vice-roi *O'Donaju*, le refus du roi d'Espagne et des princes de régner à Mexico, portait (selon l'ordre des choses d'alors), *Iturbide* au trône de *Montezuma;* et c'était ce qu'avait bien prévu l'adroit et ambitieux novateur (1).

---

(1) Cette offre de la couronne impériale à la Maison régnante d'Espagne était un adroit stratagème qui, la plaçant dans une situation flatteuse, pouvait en faire espérer quelques concessions favorables, et modérait ainsi la grande commotion que causait ce nouvel ordre de choses sur les Espagnols d'Amérique et d'Europe, et même sur les autres gouvernemens de l'Ancien-Monde.

La dernière condition, *la faculté donnée au congrès d'élire le*

On le vit donc monter sur le Trône; mais, si jusque-là il avait su se concilier tous les suffrages, à l'exception de ceux de quelques esprits pervers à qui toute autorité est importune, et qui conspirent aujourd'hui même encore contre *Bustamente*, comme ils conspirèrent alors contre *Iturbide*, *Bravo*, *Pedraza*; à peine fut-il revêtu de la dignité impériale, qu'il se vit en butte à une foule de rivaux et d'implacables ennemis.

Vittoria, *Guerrero*, *Sant-Anna*, *Rocafuerte*, surtout soulevèrent les esprits contre lui, et le forcèrent enfin d'abandonner la Couronne et le pays.

Nous ne suivrons point Iturbide en Europe, et nous passerons également sous silence son retour au Mexique, ainsi que sa fin tragique; mais nous ne saurions taire que la conduite du *général Vittoria* lors de la déchéance et de la mort d'Iturbide, de la proscription de l'ex-vice-président de la République, le *général Bravo*, et de l'élévation de *Guerrero*, événemens qui ont

---

monarque, révèle l'arrière-pensée, et toute la politique d'Iturbide. Il était facile à la Cour de Madrid de la pénétrer et de la déjouer. Elle se borna à protester et à faire insérer son refus de ratifier le Traité de Cordova dans sa *Gazette*, et à abandonner le sort du pays à l'empire des circonstances. Mieux conseillée, elle pouvait tirer un grand parti de l'imprudente lettre du Roi, même......

eu tant d'influence sur les malheurs arrivés depuis au Mexique, sont autant de taches ineffaçables pour la mémoire de ce général.

Un autre aveu plus pénible nous reste à faire, nous voudrions pouvoir nous en dispenser, mais c'est pour nous un devoir sacré, et nous nous sommes promis de le remplir, au moment où nous avons pris la plume.

Il faut le dire, tous les troubles, toutes les dissensions de l'Amérique espagnole, ses longues guerres intestines, tous ses malheurs passés et présens ont été fomentés et entretenus, et le sont encore en ce moment par l'Angleterre et les Etats-Unis qui, depuis près de cinquante ans, ne cessent d'exciter l'Amérique du Sud, à s'insurger contre l'Espagne, et qui, aujourd'hui, suivent un plan opposé pour les faire retomber sous le joug de la métropole, au moyen de leurs agens secrets, contre-partie de ce que faisaient autrefois et dans un autre but, les *Parossin*, *Makensie*, *Wulok*, *etc.*

. . . .

Et comment cette opinion ne serait-elle pas généralement répandue dans l'Amérique du Sud, lorsque le Cabinet britannique met si peu de soin à dissimuler ses vues, que dernièrement, dans le soulèvement du *général Cordova*, à Colombie, tout le monde savait la part qu'y prenait le consul anglais à *Santa-Fé de Bogota.*

La conduite de cet agent n'était, au reste, qu'une conséquence très-juste de celle du premier ministre anglais. Lorsque celui-ci reçoit annuellement le traitement de généralissime de ses armées, il doit bien en retour un peu de complaisance à la cour de Madrid.

L'opinion publique flétrit une si odieuse vénalité. Elle a vu avec la même indignation les bâtimens de guerre anglais tirer à Valparaiso sur le pavillon du Chyli, lorsqu'ils en furent sollicités par *Vicuna*, conduite qu'avaient refusé de tenir tous les commandans des vaisseaux des autres nations, ne voulant point prêter leurs secours pour alimenter la guerre civile dans ces contrées en participant aux fureurs des diverses factions.

L'on sait très-bien dans l'Amérique du sud, qu'un esprit de vengeance de la part de l'Angleterre contre l'Espagne, pour avoir, sous *Charles III*, favorisé, bien que très-secondairement, l'émancipation de l'Amérique du nord, ne fut qu'un prétexte de sa part pour exciter et appuyer l'insurrection des colonies espagnoles. S'approprier l'or et l'argent de ses riches mines, ouvrir à ses propres manufactures de nouveaux débouchés, affaiblir cette même Espagne : tels furent ses véritables motifs.

N'est-ce pas dans les mêmes vues de cupidité qu'elle fit perdre dans le temps l'île de Saint-Domingue.

C'est toujours sur la ruine des états, qu'elle fonde sa puissance et sa prospérité.

Sans changer de machiavélisme, le gouvernement anglais d'aujourd'hui a changé de tactique. Son premier ministre, par sa lettre du 20 septembre 1829 au roi d'Espagne, *promet que l'Angleterre emploiera toutes ses ressources pour remettre les colonies espagnoles sous le joug de la Métropole*. Ceci est positif, bien que contradictoire à ce qu'a fait l'Angleterre depuis plus de quarante ans, pour exciter l'insurrection des colonies espagnoles; ainsi que sa récente déclaration par laquelle, *elle ne permettra à aucune puissance d'aider le roi d'Espagne à reconquérir ses colonies*.

Aucun événement, aucune démonstration n'a prouvé, depuis le 23 septembre, que cette lettre du généralissime ne soit pas aussi sincère que les déclarations et les vœux de M. *Peel*.

Lequel de ces deux honorables ministres du cabinet de Londres a plus de droits à la confiance de son pays ou à la méfiance du monde.

Aussi, malgré les traités de commerce entre Mexico et la Grande-Bretagne, cette dernière fait des efforts continuels pour entraver l'industrie des Mexicains, et celle des autres parties de l'Amérique du Sud. Que ne souffre point l'industrie manufacturière de la laborieuse province de Quito?

Telle a été, telle est encore la conduite de l'Angleterre à l'égard des colonies espagnoles.

Celle des Etats de l'Amérique du nord, n'est ni plus loyale, ni plus franche.

Depuis leur émancipation, les nouvelles Républiques voyaient avec inquiétude cette clef du golfe du Mexique, l'île de Cuba, être le centre de toutes les expéditions que l'Espagne envoie contre elle, c'était un dernier point d'appui pour ses troupes qu'il importait de lui ôter. On se préparait donc à donner des secours à l'île de Cuba, qui les sollicitait pour aider à proclamer son indépendance de l'Espagne. Aussitôt les Etats-Unis, déclarèrent qu'ils s'opposeraient à toute entreprise vers ce but. Une pareille politique de la part des Etats-Unis, eux dont les premiers pas vers la liberté, avaient été appuyés par des secours étrangers, parut aussi peu généreuse que déloyale; mais il ne fut pas difficile d'en pénétrer les motifs secrets, lorsqu'on vit la part active que prit son agent à Mexico, dans les troubles survenus à l'occasion de l'élévation de Guerrero à la présidence, dans l'espoir qu'il avait d'en obtenir, en retour, un agrandissement de territoire.

Que ce soit dans des vues d'intérêt personnel, beaucoup plus que pour le bien du pays, il n'en est pas moins vrai que, de toutes les puissances de l'Europe, la Cour de Rome seule continua

franchement ses relations amicales avec le Nouveau-Monde. Elle nomma, sans difficulté aux évêchés et autres dignités de l'église américaine les ecclésiastiques que les gouvernemens indépendans lui proposèrent, et elle les releva du serment que l'on exigeait d'eux envers les Souverains d'Espagne en pareille circonstance.

Nous avons exposé rapidement la triste situation de l'Amérique espagnole, nous en avons dit les causes, il nous reste à indiquer les moyens d'y remédier.

Il ne nous appartient pas, sans doute, de tracer aux puissances de l'Europe la conduite qu'elles doivent tenir au milieu des grands débats de ces républiques naissantes; mais nous pouvons dire au nom de l'humanité, qu'assez de sang a coulé dans l'Amérique du Sud; qu'assez de désastres et de ruines ont couvert cette terre que la nature a fait si belle, et que les hommes se plaisent à rendre si malheureuse, pour qu'il soit temps enfin d'y mettre un terme. Nous pouvons dire, d'après les renseignemens de toute espèce et les connaissances locales qu'un long séjour au milieu de ces républiques nous ont mis à même d'acquérir, ce qu'il paraît raisonnable de faire en ce moment, ce qui remplirait tous les désirs, satisferait toutes les opinions, réunirait tous les partis.

Il est un fait bien reconnu aujourd'hui par l'opinion publique, en Europe comme en Amérique, c'est que jamais l'Espagne ne parviendra à rétablir son autorité dans ses anciennes colonies, bien que le sort de toutes ses expéditions militaires contre elles ne l'aient pas encore détrompée, et que le silence observé également par *Georges IV* et *Charles X*, sur les affaires de l'Amérique du Sud, lors de l'ouverture de leurs parlemens aient fait pressentir leurs vues ultérieures, et surtout l'arrière-pensée du monarque espagnol.

Ce n'est donc point à la force qu'il faut s'en remettre pour apaiser les discordes sans cesse renaissantes de ces nouveaux états. Ce moyen inutile pour le but qu'on veut atteindre, et dangereux dans ses effets, augmenterait seulement le mal, sans y mettre un terme. Nous croyons qu'il en est d'autres plus faciles dans leur exécution, plus sûrs dans leurs résultats, et qui sont dès long-temps indiqués par la religion et l'humanité, par l'intérêt bien entendu de l'industrie et du commerce d'un immense continent habité par sept nations qui aiment la France et l'Europe, et qui sont destinées à devenir ses alliés naturels; enfin, dont les débouchés déjà nombreux, offerts par elles aux productions de cette même Europe, augmenteraient encore avec un heureux état de paix.

Sans pénétrer ici dans le secret du cabinet de France, il paraît certain que la reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud est un des premiers actes que sa politique va lui dicter. Si telle est en effet la mesure qu'il est résolu de prendre, nous craignons qu'elle ne remplisse pas entièrement son but, et qu'elle ne garantisse pas ses consuls du sort de celui du Chyli, et ne donne pas à son commerce beaucoup plus de sûreté ni d'étendue dans ces contrées.

Pourquoi le vif intérêt que l'Europe a pris à la pacification de la Grèce ne s'étendrait-il pas aussi à l'Amérique du Sud ? Les Américains ne sont-ils pas aussi des hommes et des chrétiens ? Leur malheur ne toucheront-ils pas aussi le cœur des peuples ! Pourquoi donc les mêmes principes d'humanité, de saine politique, qui ont servi de base au traité du 6 juillet, en vertu duquel l'Europe civilisée résolut de mettre un terme aux luttes sanglantes des Hellènes et des Turcs, auraient-ils moins de force et seraient-ils moins applicables lorsqu'il s'agit des différens de l'Espagne et de ses colonies. Les maux qui en résultent sont bien plus déplorables encore que ceux nés de la révolution de la Grèce. L'intervention des puissances de l'Europe mettrait fin aux divisions, aux guerres, aux chances mêmes de nouvelles révolutions dans cette partie du Nouveau-Monde ; elle faciliterait à l'Espagne le paiement des sommes immenses

qu'elle doit à la France, à l'Angleterre et à la Hollande, en ranimant son commerce éteint avec ses colonies; cette démarche généreuse, honorerait les cabinets d'Europe, les disculperait de toutes vues d'intérêt particulier, d'intervention armée. Elle concilierait les intérêts anciens et nouveaux des Américains et des Espagnols, calmerait les passions, réunirait les partis et dissiperait toutes les craintes. Il y a plus, et nous devons dire ici notre pensée toute entière, si cette mesure salutaire, que nous invoquons, était trop long-temps retardée, si même elle ne devait point avoir lieu, le temps peut-être n'est pas éloigné où les naturels du pays, les Indiens, déjà habitués au maniement des armes et au service militaire sous les divers drapeaux qu'on les oblige de suivre, témoins des divisions qui déchirent leurs vainqueurs, et qui ont appris, en servant dans leurs rangs, à ne plus trembler, comme autrefois leurs ancêtres, à la vue d'un cheval et au bruit du canon; ces mêmes Indiens, toujours fidèles à leurs princes qui ne sont plus, qui portent encore dans leurs vêtemens le deuil des Incas, et dans leur cœur l'espérance du retour de leurs antiques institutions, pourront à la fin s'entendre, se réunir et s'en remettre à leur courage du soin d'accomplir leurs plus chères, leurs plus secrètes espérances. Alors des ruisseaux de sang inonderaient encore le Nouveau-Monde; et l'Europe

affligée verrait, sans pouvoir les empêcher, des massacres qu'elle n'aurait pas su prévenir.

Nous avons reçu souvent de pareilles confidences de plusieurs Indiens de différentes parties de l'Amérique, et nous sommes demeurés étonnés de leurs vues et de leurs espérances que ces vers (1) semblent déjà annoncer.

Nous venons d'exposer l'état présent de l'Amérique du Sud, nous croyons l'avoir fait sans partialité, sans exagération; ce que nous en avons dit, étonnera peut-être ceux qui nous feront l'honneur de nous lire; nous les prions de réfléchir qu'ils peuvent très-bien, à de si grandes distances, se méprendre sur des événemens arrivés et jugés de loin; que nous, au contraire, nous étions sur les lieux mêmes, et que la scène nous est aussi bien connue que les personnages qui y figurent : nous le répétons avec la conviction de ne dire que la vérité.

Les véritables causes de l'émancipation des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, sont d'abord l'exemple donné, il y a près de soixante ans, par les colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

---

(1) Se comueven de los Incas, las Tumbas,
Y en sus huesos revive el ardor;
Lo que vé, renovandó à sus hijos
De la patria et antiquo esplendor.

L'impolitique système que suivit à cette époque *Charles III*.

Les motifs particuliers d'exaspération des Américains contre le système prohibitif des *lois* espagnoles, dites *de l'Inde*.

L'invasion de l'Espagne par Napoléon (qui, ainsi que les dernières ordonnances de Charles X,) déterminèrent l'explosion.

La conduite maladroite de *Ferdinand VII* et de son gouvernement, depuis les dernières révolutions ; les préjugés, les passions des Espagnols, d'un côté ; l'intérêt particulier et les vues secrètes des puissances étrangères, de l'autre, surtout de l'Angleterre et des Etats-Unis, qui n'ont cessé, depuis quarante ans, de provoquer par leurs intrigues et leurs sourdes menées, un des événemens les plus remarquables de ce siècle.

Maintenant qu'il est accompli, les Américains et les Indiens méritent-ils moins d'intérêt qu'au temps de *Las Casas* ?

Si, n'écoutant que leurs vues d'ambition, quelques puissances s'arrogent le droit de vouloir disposer de leurs destinées, qu'elles se rappellent les sacrifices de tout genre qu'ils ont déjà faits pour conquérir leur indépendance, et qu'elles soient convaincues qu'ils n'hésiteraient pas à en faire encore de nouveaux pour l'assurer.

Certes, l'erreur de l'Europe est grande, de croire que l'Amérique du Sud est redevable aux Espa-

gnols de tous les avantages qui distinguent la civilisation de la barbarie, et le christianisme de l'idolâtrie (1).

---

(1) Une plume plus habile que la nôtre, l'auteur de l'histoire de Charles-Quint, a retracé avec la supériorité de talent qui le distingue, ce que ces prétendus avantages avaient coûté aux Indiens Américains, la destruction de leur existence politique, civile et religieuse; de leurs sages et antiques institutions, de leur immense opulence; enfin, l'extermination de leur race, c'est-à-dire d'innombrables millions d'hommes; car ce qui échappa à leur barbarie, fut réduit à la condition la plus misérable, la plus humiliante, et réparti entre les vainqueurs comme des bêtes de somme.

Une insatiable cupidité, et non le dessein de fonder et de propager le christianisme, était le mobile de ces ignorans et féroces conquérans. Qu'auraient-ils enseigné à ces peuples déjà si avancés, eux qui ne savaient pas même lire!

Les Péruviens et les Mexicains n'avaient pas attendu l'arrivée de *Pizare et Valverde* pour connaître l'humanité et la tolérance, et pour se donner une forme de gouvernement stable, régulière, et faire des progrès dans les sciences et dans les arts.

Dans une succession non interrompue de Souverains, toujours humains, toujours bienfaisans, toujours occupés du bonheur de leurs sujets, ils avaient appris à connaître l'inégalité des conditions et des rangs, dans leurs *Caciques*, *Taminès*, (nobles privilégiés), les Plébéiens, *Yanacanas*, etc....

L'esprit et les lois du gouvernement, émanés de la religion, formaient un système civil qui tenait la plus grande place dans leurs institutions publiques.

L'agriculture était exercée par eux avec une habileté, une industrie admirables, bien qu'ils ne connussent pas l'usage de la charrue, ni des animaux domestiques, car le Llama (espèce de mouton à long col en forme de chameau, mais sans protubérance aux lombes), ne peut servir de bête de trait, et n'est propre seulement qu'à porter des fardeaux légers.

Le temps, les événemens, les révolutions même de l'Amérique du Sud, ont créé des hommes supérieurs dans l'art de gouverner et de commander,

---

Les calamités, suite ordinaire des mauvaises récoltes, leur étaient inconnues; les produits des terres consacrées au culte du soleil, aussi bien que la portion de l'Inca, étaient déposés dans des *Tambos*, espèce de magasins publics, qui contenaient toujours des ressources pour les temps de disette. De pareilles précautions ne sont point le propre des peuples sauvages, ainsi que l'accréditaient leurs conquérans.

Les monumens, les édifices, les bâtimens étaient remarquables. Le fameux *obélisque et la statue de Tiahnanacu*, dans la province de la Paz; les mausolées *de Chachapoyas*, ouvrage destiné à rivaliser avec les siècles, *les forteresses de Herbae et de Xaxahnana* manifestaient suffisamment l'instruction des antiques Indiens dans les divers ordres d'architecture.

Les Sacabous de Escamora, *Cuileo*, *Abitani*, pour l'exploitation des mines d'or, d'argent, et autres métaux; les *magnifiques travaux de Ancoraïmes*, donnent la plus haute idée de l'architecture souterraine et métallurgique sous l'empire des Incas.

Si la ville de *Spalatro en Dalmatie*, ne peut remplir la vaste enceinte du palais de Dioclétien, le temple du soleil de Pachacamac, et le palais de l'Inca, ne pouvaient être contenus dans plusieurs lieues d'étendue.

Des canaux systématiquement établis, formaient des irrigations ingénieuses, distribuaient les eaux des torrens et des rivières, avec une habileté impossible à surpasser. Les fragmens encore existans des grands canaux et des acqueducs de *Lucanas*, *Coudes* et une infinité d'autres qui élevaient les eaux des vallées aux cîmes des plus hautes montagnes, étaient une preuve de leur savoir en hydraulique et en agriculture.

Les *routes* magnifiques de *Cusco à Quito*, de trois à quatre cents lieues de distance, méritaient les plus grands éloges. L'une

des hommes d'état habiles, de vaillans capitaines, tels que les *Sucre*, *Saint-Martin*, *O'Hyggins*, *Ribadavia*, *Guido*, *Pinto*, *Paez*, *Florès*, *Res-*

---

de ces routes traversait la plaine qui s'étend le long de la mer, l'autre traversait l'intérieur des hautes Cordelières, même le *Chimborazo* (*a*) que nous passâmes, plusieurs fois, avec tant d'admiration.

L'idée et l'exécution de ces grandes communications, entre les parties les plus éloignées d'un vaste Empire, la rapidité, la célérité avec laquelle on communique (il y a 200 lieues de Cusco, au bord de la mer, néanmoins l'Inca mangeait chaque jour du poisson frais et péché le jour même), sont les preuves les plus manifestes d'un haut degré de civilisation, preuves bien autrement évidentes que celles rapportées par de *Solis*, *Acosta*, *Garcilas de la Véga*, et autres.

Les *ponts* ingénieux, même la hardie et périlleuse *Tarabita*, n'ont reçu aucune perfection, depuis trois siècles de conquête.

Les *balsas*, espèce de radeau à voile, étaient construits et maniés par les Indiens, avec une extrême adresse.

L'art de fondre la mine et de purifier les métaux, leur était bien connu.

La multiplicité des *momies*, si intactes, si bien conservées, après tant de siècles, et que l'on rencontre encore chaque jour dans les *huacas* (élévation considérable de terre, espèce de monticule, entourée de maçonnerie servant de sépulture aux antiques familles indiennes), sont autant de riches dépôts, d'objets précieux, curieux ou utiles, par l'usage qu'avaient alors les Indiens de se faire enterrer avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

(*a*) *La cîme de Chimborazo*, bien que directement sous l'équateur, est couverte de neige perpétuelle. — Sa hauteur est de 6,531 mètres au-dessus du niveau de lá mer. — Tout extraordinaire que soit la hauteur du Chimborazo, sa cîme est 453 mètres plus basse que le point auquel s'éleva M. *Gay-Lussac*, dans son mémorable voyage aérien, où il fit d'importantes expériences pour la météorologie et les lois du magnétisme.

trepo, *Olmedo*, *Uname*, *Castillo*, *Gual*, *Garcias*, *Rocafuerte*, *Pando*, *Sanarto*, et celui-là même qu'ils ont salué du nom de libérateur,

---

Les *vallées du Rimac*, près de Lima, celle de *Pachocamac*, et plusieurs autres, offrent encore un nombre infini de ces huacas, à demi-détruites, par la cupidité qui est venue enlever leurs trésors.

Parmi les sciences que cultivaient les Indiens, l'astronomie et la médecine tenait le premier rang. — Diverses colonnes élevées pour signaler les équinoxes et les solstices; les noms donnés à leurs planètes, leurs idées sur les éclipses et leurs observations nombreuses sur l'état du ciel, les pluies, le froid et la chaleur, pour régler le temps des semailles et des récoltes, sont des preuves de leur connaissance en ce genre.

Celles qu'ils savaient de la médecine, se rencontrent encore dans les *Ecamatas*; successeurs des antiques *Arnautes*, et dans la pratique populaire des *Seranos* de la province de *Choque-Namatá*, où l'on rencontre encore aujourd'hui même de ces Indiens exerçant une médecine empirique, souvent suivie de plus de succès que celle des médecins des villes modernes. Un de leurs plus ingénieux auteurs avait dit des médecins de Lima :

« La publica salud,
» Esta en mano de los mulatos,
» Y otros de estos pelos.

» Una y otra facultad,
» Esta en tal abatimiento ;
» Que tal quel blanco, es el blanco,
» Y el Lunar de todos ello. »

» Que estos segnores doctores
» Del rey Congo los nietos
» Son los que pulsan las nignas, etc.

(*Teraya*. Lima por dentro y fuera).

Bolivar, le plus illustre de tous, au milieu de tant d'autres qui le sont beaucoup.

Mais une réflexion amère vient attrister notre

Sir Proctor s'exprime ainsi dans son voyage ayant pour titre, *Narrative of a Journey in the Cordillera*, *and of a residence in Lima*, *of the years* 1823 *and* 1824, pag. 299.

« The native medical men are a most ignorant end self-concei-
» ted rare : maning of them are mulatos and parade the streets very
» formely on their sleck well-fed mules. They have no notion of
» decisive measures in desperate cases, but content them selves
» with administering a little oil of almords, manna or cooling
» draughts. That digusting complain the itch, is so prevalent and
» virulent in Lima, etc., etc., etc.....

L'examen de la langue *quichua*, dite des Incas, peut encore donner une idée du degré de civilisation auquel ces nations s'étaient élevées, et même du degré de durée de leur empire.

De leurs poésies et de leur musique, il ne reste que les *Yaruqui*, quelques idylles et romances, qui retracent l'histoire de leurs infortunés ancêtres, et qui font encore leurs délices.

Dans leurs fêtes, ainsi que nous l'observâmes à Quito, à Guayaquil, et même à Lima, tout retrace la pompe de leurs antiques Souverains, et les jeux de leurs aïeux.

Nous fûmes frappés dans la province de Quito du singulier rapport que nous trouvâmes dans le physique et la manière de vivre des Indiens avec les Moscovites. Au moral même, humilité, une résignation, une bonté toute particulière semblable à celle qui nous accueillit aux environs de Viarna, de Moscow, et de Smolenk, même de Wilna. Les Moscovites sont cependant presque tous blonds, et les Indiens bruns, mais c'est la même stature, la même habitude, la même force, la même sobriété; habitués à une vie dure; ne se déshabillant point; dormant sur le sol; vivant d'un peu de farine de maïs, ou

esprit, et arrêter notre plume. La félicité des peuples est-elle de quelque poids dans la balance politique? On dirait qu'une malheureuse opposition entre leurs intérêts et ceux des Souverains les rende constamment ennemis les uns des autres, et que des deux côtés on n'écoute que ses préjugés, ses passions, et qu'on ne sait confier qu'à la force le droit de peser et de régler ces mêmes intérêts.

C'est à la France régénérée qu'il appartient de donner un grand exemple et de secourir des peuples qui se sont régénérés comme elle.

---

de pommes-de-terre. — Ces Indiens si nombreux autrefois, que reste-t-il de leur immense population, de leur antique grandeur, de leurs richesses qui surprirent tant Pizarre à son arrivée à Tumbès; et ce lieu même qui n'est plus qu'un misérable hameau, abandonné de Dieu et des hommes. — *Lican*, résidence des antiques Souverains de Quito, qu'es-tu devenue (*a*)? Et Quito même, où sont les temps d'*Atahualpa?* où est la grandeur et la magnificence du temple du soleil de Cusco.

« Cadono le cità, cadono i regni
« El ' uom d'esser mortal, por che si degni. »

(*a*) Les charmantes résidences de *Chillo*, *Rumibanpa*, *Pomaski*, de M. le marquis de Saint-Joseph pourraient adoucir l'amertume des souvenirs de Lican. L'aménité de l'hôte et de son aimable famille, font de ces lieux charmans un séjour de délices. C'est là que l'on voit parmi les livres d'une des plus belles bibliothèques particulières de l'Amérique, un manuscrit précieux en trois vol. in-8°, ayant pour titre : *Historia del Reyno de Quito*, écrit en castillan, par feu le R. P. J. don *Velasco*, il serait fort à désirer que cet ouvrage fût rendu public par l'impression.

C'est à *Louis-Philippe Ier*, ce Monarque-Citoyen, à prouver qu'il ne saurait être indifférent aux maux qui désolent depuis vingt ans les républiques de l'Amérique du Sud, et qui menacent de se prolonger encore.

Mais nous ne cesserons de le dire, une simple reconnaissance de leur existence politique est insuffisante pour assurer leur pacification et leur félicité.

C'est d'une paix durable, c'est d'un long repos qu'elles ont besoin, et une intervention amicale, concertée par la France entre elle, l'Espagne, l'Angleterre, les États-Unis de l'Amérique du Nord, et ces nouvelles républiques, peut seule procurer ce bien si désirable et si vivement désiré par elles.

FIN.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE,
RUE CHRISTINE, N° 2.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

